

Cohen, D. (2012). *Freud sous coke*. Paris, France : Balland

Éric Coulombe

Volume 43, numéro 2, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061192ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061192ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de Psychoéducation

ISSN

1713-1782 (imprimé)

2371-6053 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, É. (2014). Compte rendu de [Cohen, D. (2012). *Freud sous coke*. Paris, France : Balland]. *Revue de psychoéducation*, 43(2), 429–431.  
<https://doi.org/10.7202/1061192ar>

- **Cohen, D. (2012). *Freud sous coke*. Paris, France : Balland.**

S'il fallait un exemple supplémentaire démontrant jusqu'où les dévots du freudisme sont prêts à se rendre afin de préserver leur foi envers le gourou Freud, en ne respectant ni les faits, ni la vérité historique, le livre de David Cohen, *Freud sous coke*, nous l'offre sur un plateau d'argent.

Sous un titre laissant croire à une oeuvre critique du freudisme, l'ouvrage de Cohen, psychologue diplômé de l'université McGill, tente plutôt, en 414 pages, de redorer l'image aujourd'hui irrémédiablement ternie du père de la psychanalyse grâce à un scandaleux procédé de désinformation et de véritable réécriture de l'histoire.

La désinformation apparaît lorsque l'auteur écrit par exemple, au sujet de la consommation de cocaïne de Freud, animé par un culot qu'on ne saurait croire présent chez l'individu normal :

« Peut-être Freud s'est-il abusé lui-même, mais il importe de souligner une différence essentielle entre Freud et les usagers contemporains. Le père de la psychanalyse ne sniffait pas de poudre ni ne fumait du crack, il ingérait la drogue oralement. Cette méthode, pour utiliser le jargon des usagers, fait nettement moins "planer": la drogue ainsi prise est métabolisée à un taux bien inférieur que quand elle ingérée (sic) par voie intranasale et ses effets se prolongent beaucoup plus longtemps » (p.127).

S'il est vrai que Freud consomma au départ la drogue oralement, il est toutefois aujourd'hui notoirement connu, depuis la publication intégrale des lettres à Fliess par Jeffrey Masson, en 1985, qu'il se badigeonnait allègrement les narines de cocaïne, depuis l'été 1892, pour soulager ses migraines (voir par exemple la lettre du 30 mai 1893). Bien que cette information soit écrite de la propre main de Freud, Cohen balance au visage du lecteur, en le prenant visiblement pour un véritable cornichon, son incroyable fausseté.

La réécriture de l'histoire, quant à elle, s'illustre avec un exemple sidérant tiré des toutes premières pages du bouquin, lorsque Cohen "relate", en le métamorphosant littéralement, l'épisode de l'acquisition des lettres de Freud à Fliess par Marie Bonaparte, alors que le récit complet des événements réels est pourtant disponible depuis 1985, année de la publication des lettres intégrales de Freud à Fliess par Masson! Voici comment Cohen présente sa reconstruction fervente des événements :

« L'épisode de la cocaïne est revenu hanter Freud après la mort de Fliess en 1928. La veuve de Fliess, Ida, a proposé à Freud de lui vendre les lettres qu'il avait écrites à son époux. Elle savait que ces lettres contenaient des informations embarrassantes

puisqu'elles détaillaient aussi bien sa consommation de cocaïne que les erreurs qu'il avait commises avec certains de ses patients. Les péripéties de ce rachat ont suscité une profonde anxiété chez Freud, mais il est parvenu à convaincre la princesse Marie Bonaparte d'avancer la somme nécessaire. Freud est décédé à Londres en 1939 persuadé que ces lettres ne seraient jamais lues par des chercheurs, et encore moins publiées, mais Marie Bonaparte avait une autre idée sur la question... » (p.23).

Le lecteur prendra mesure de la distorsion infligée par Cohen à la vérité historique en référant à l'introduction du livre de Masson, aux pages 1 à 13. En résumé, s'il est vrai que Ida Fliess contacta Freud la première, par une lettre datée du 6 décembre 1928, ce n'est aucunement avec l'intention de lui proposer de lui vendre les lettres qu'il avait écrites à son mari, mais bien pour lui réclamer les lettres que son époux, lui, avait écrites à Freud! Freud ne lui répond que deux semaines plus tard, le 17 décembre, en lui affirmant se souvenir, croit-il, avoir détruit ces lettres après 1904, année de la rupture de leur amitié. Le 30 décembre, il écrit de nouveau à Ida Fliess pour lui communiquer sa quasi certitude d'avoir détruit l'ensemble des lettres écrites par son époux.

Quant aux lettres de Freud adressées à son mari Wilhelm et que possède toujours Ida Fliess, si elle pense d'abord les remettre à la Bibliothèque nationale de Prusse, elle se ravise pour les vendre à Reinhold Stahl, auteur et marchand d'art allemand. Ce dernier reçoit au cours des années suivantes plusieurs offres d'achat des États-Unis, mais avant de se résigner à voir partir pour l'Amérique ces précieux documents, il contacte Marie Bonaparte pour lui proposer de les acquérir. Souhaitant ardemment les conserver en Europe, Marie Bonaparte n'hésite aucunement à avancer la somme et s'empresse d'aviser Freud le 30 décembre 1936 qu'elle est maintenant propriétaire de toutes les lettres. La première réaction de Freud est un étonnement inquiet, lorsqu'il lui répond être bien heureux qu'elles se retrouvent entre ses mains plutôt que celles d'étrangers, puisqu'il ne souhaite aucunement voir ces lettres passer à la postérité. Il offre de lui rembourser la moitié du coût d'acquisition. Bonaparte refuse en lui expliquant que l'achat des lettres s'accompagnait de la condition que jamais, directement ou indirectement, elle ne les vende à la famille Freud, de crainte que ce matériel, si important pour l'histoire de la psychanalyse, ne soit détruit. Crainte qui n'était pas infondée, puisque Freud demandera à Bonaparte, à plusieurs reprises par la suite, de détruire, de brûler ces documents qu'il savait bien trop compromettants pour la légende freudienne, érigée au fil des années comme histoire officielle du mouvement. Freud considérait d'ailleurs la vente de ces lettres par Ida Fliess comme une geste hautement inamical de sa part et connaissant aujourd'hui l'intégralité du leur contenu explosif, on ne peut que comprendre son empressement à les voir disparaître.

On saisit alors que Freud n'a jamais convaincu Marie Bonaparte d'avancer l'argent pour le rachat des lettres, ainsi que le prétend Cohen, en lui prêtant une attitude bienveillante et coopérative pour la sauvegarde de ces lettres, qu'il n'a en vérité jamais manifestée.

Et le livre abuse de ce procédé de désinformation et de distorsion des faits de la première à la dernière page, affirmant par exemple que Freud développa la méthode d'analyse des rêves à la suite de son auto-analyse, alors qu'il est notoirement connu que depuis l'adolescence, il entretenait une passion, voire une superstition, pour les rêves et la rêverie. Dans une lettre à Martha datée du 19 juillet 1883, il parlait du rêve d'un paysage divin qui, « selon mon carnet sur les rêves que j'ai composé à partir de mes expériences, présage un voyage ».

Cohen affirme en outre, page 18, que Freud « était devenu un expert reconnu sur la question » lorsque l'américaine Parke & Davis lui demanda de tester un échantillon de la cocaïne qu'elle produisait, bien que dès la fin 1884, Mattison aux États-Unis, Erlenmeyer en Europe et bien d'autres auteurs de la fin du dix-neuvième siècle parlaient déjà des « propos exagérés » et imprudents de Freud sur cette drogue et que lui même ne mentionnera plus jamais ses articles sur la cocaïne dans la liste de ses travaux après 1887.

Cohen parsème également son ouvrage de propos malveillants à l'endroit des non-disciples, notamment d'une auteure critique de l'oeuvre de Freud, Elizabeth Thornton, dont il qualifie l'ouvrage de « trop vindicatif pour être fiable » et elle-même de « bibliothécaire-vieille fille scandalisée » (Cohen 2012, p. 26). Il présente également le bouquin par le sous-titre uniquement, *Freud et la cocaïne* (Freud and Cocaine), tout en omettant le titre principal, *La supercherie du freudisme* (The Freudian Fallacy). Quiconque a lu le livre de Thornton sait pourtant qu'il procède certes à un déboulonnage en règle des mythes du freudisme, mais soutenu par un argumentaire irréprochable et des éléments vérifiables. C'est sans aucun doute cette qualité intrinsèque de l'oeuvre, insupportable aux yeux du croyant Cohen, qui suscite son déversement de fiel.

*Freud sous coke* est un bel exemple d'un ouvrage imprégné d'inexactitudes et de jugements présentés comme des faits qui s'inscrivent dans le courant de la critique historique, mais qui ne fait rien d'autre que berner le lecteur tout en ayant l'air de l'instruire. Évitez ce livre à tout prix.

## Références

- Masson, J.-M. (1985). *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887 – 1904*; Cambridge, MA: The Belknap Press of Harvard University Press.
- Thornton, E.M. (1986). *The Freudian Fallacy. Freud and Cocaine*. Londres, UK : Paladin Grafton Books.

**Éric Coulombe**